YANICK LAHENS

revue de presse

«Une histoire qui est celle des hommes quand les dieux se sont à peine éloignés… Quand la mer et le vent soufflent encore tout bas ou à pleins poumons leurs noms d'écume, de feu et de poussière. Quand les eaux ont tracé une bordure franche à la lisière du ciel et aveuglent d'éclats bleutés. Et que le soleil lévite comme un don ou écrase comme une fatalité.»

SABINE•WESPIESER ÉDITEUR

coup de cœur
initiales
association de libraires

chez Sabine Wespieser éditeur :

BAIN DE LUNE, rentrée littéraire 2014

GUILLAUME ET NATHALIE . *FAILLES* . *LA COULEUR DE L'AUBE*

YANICK LAHENS est née à Port-au-Prince en 1953. Après des études secondaires et supérieures en France, elle est retournée vivre en Haïti, où elle a enseigné la littérature à l'université d'État (École normale supérieure) jusqu'en 1995. Longtemps professeur, mais aussi journaliste – elle a animé l'émission culturelle « Entre nous » sur Radio Haïti Inter, collaboré à différentes revues et été membre du comité de rédaction de la revue haïtiano-caribéenne *Chemins critique*s –, elle consacre aujourd'hui une grande partie de son temps au développement social et culturel de son pays.

Après avoir coordonné un temps les activités d'une plateforme de la société civile – son action a été saluée en 2007 par le collectif féminin haïtien « Fanm Yo La » –, elle a créé, en 2008, « Action pour le changement », destiné à former les jeunes générations aux stratégies de développement durable, à les sensibiliser à des questions d'intérêt national et à renforcer le lien social, notamment à travers la réalisation de courts-métrages. Cette fondation a aussi permis la construction de quatre bibliothèques supplémentaires en Haïti.

Cofondatrice de l'Association des écrivains haïtiens, qui lutte contre l'illettrisme, et aujourd'hui membre du Conseil international d'études francophones, elle a également fait partie du cabinet du ministre de la Culture Raoul Peck, entre 1996 et 1997. En 1998, elle a été chargée de la direction exécutive pour le comité national du projet initié par l'UNESCO « La Route de l'Esclave », s'intéressant à la problématique de l'esclavage, en Haïti, à travers les sciences et les arts.

Grande figure de la littérature haïtienne – elle a reçu en 2011 le prix d'Excellence de l'Association des études haïtiennes (Université de Boston, Massachusetts) pour l'ensemble de son œuvre, et s'est vu décerner, en mars 2014, le titre d'officier des Arts et des Lettres par l'ambassadeur de France en Haïti –, elle brosse sans complaisance le tableau de la réalité caribéenne dans chacun de ses livres. Elle est l'auteur d'un essai ainsi que de trois recueils de nouvelles – dont certaines ont été traduites en japonais et en espagnol –, et de travaux critiques sur la littérature et la société haïtiennes pour des revues haïtiennes et étrangères.

En 2000, a paru, aux éditions du Serpent à plumes, son premier roman, *Dans la maison du père*. *Bain de lune* (septembre 2014) est son quatrième livre publié chez Sabine Wespieser éditeur, et son grand roman de la terre haïtienne, fruit de plusieurs années de travail. Certaines de ses œuvres précédentes, notamment *La Couleur de l'aube* et *Failles*, ont été traduites en allemand, anglais, italien et portugais, et ont connu, comme *Guillaume et Nathalie* une très bonne réception critique et remporté plusieurs prix.

Bibliographie.

L'Exil, entre l'ancrage et la fuite : l'écrivain haïtien
essai, Éditions Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1990

Tante Résia et les dieux
nouvelles, L'Harmattan, Paris, 1994

La Petite Corruption
nouvelles, Éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1999 ; Mémoire d'encrier, Montréal, 2003

Dans la maison du père
roman, Le Serpent à plumes, Paris, 2000

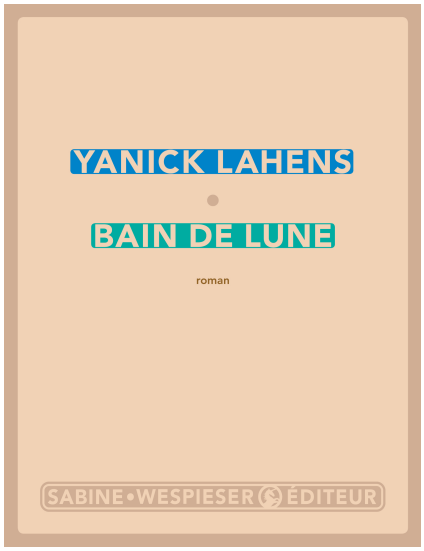
La folie était venue avec la pluie
nouvelles, Presses nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2006

La Couleur de l'aube
roman, Sabine Wespieser éditeur, Paris, 2008

Failles
récit, Sabine Wespieser éditeur, Paris, 2010

Guillaume et Nathalie
roman, Sabine Wespieser éditeur, Paris, 2013 ; Points (poche), Paris, 2014

Bain de lune
roman, Sabine Wespieser éditeur, Paris, 2014



Roman, 11 septembre 2014
N° d'éditeur : 112
En librairie au prix de 20 €, 280 p.
ISBN : 978-2-84805-117-8

BAIN DE LUNE.

Après trois jours de tempête, un pêcheur découvre, échouée sur la grève, une jeune fille qui semble avoir réchappé à une grande violence. La voix de la naufragée s'élève, qui en appelle à tous les dieux du vaudou et à ses ancêtres, pour tenter de comprendre comment et pourquoi elle s'est retrouvée là. Cette voix expirante viendra scander l'ample roman familial que déploie Yanick Lahens, convoquant les trois générations qui ont précédé la jeune femme afin d'élucider le double mystère de son agression et de son identité.

Les Lafleur ont toujours vécu à Anse Bleue, un village d'Haïti où la terre et les eaux se confondent. Entre eux et les Mésidor, devenus les seigneurs des lieux, les liens sont anciens, et le ressentiment aussi. Il date du temps où les Mésidor ont fait main basse sur toutes les bonnes terres de la région.

Quand, au marché, Tertulien Mésidor s'arrête comme foudroyé devant l'étal d'Olmène (une Lafleur), l'attirance est réciproque. L'histoire de ces deux-là va s'écrire à rebours des idées reçues sur les femmes soumises et les hommes prédateurs.

Mais, dans cette île également balayée par les ouragans politiques, des rumeurs de terreur et de mort ne tardent pas à s'élever. Un voile sombre s'abat pour longtemps sur Anse Bleue.

Pour dire le monde nouveau, celui des fratries déchirées, des déprédations, de l'opportunisme politique, Yanick Lahens s'en remet au chœur immémorial des paysans : eux ne sont pas dupes, qui se fient aux seules puissances souterraines. Leurs mots puissants, magiques, donnent à ce roman magistral une violente beauté.

LiRE:

Haïti touche

Yanick LAHENS

La Haïtienne revient avec un roman politique, mais aussi très poétique, sur l'histoire de l'île contée à travers trois générations.

Yanick Lahens donne la parole aux paysans dans ce livre magistral.

Tout est souvent en état de tremblement permanent chez Yanick Lahens : désir, amour, réussite, reconstruction, héritages. Comme tous les écrivains haïtiens, le séisme de janvier 2010 généra chez elle une urgence de fictions : *Failles* (2010) et *Guillaume et Nathalie* (2013), parus chez Sabine Wespieser, comme ce dernier-né. Lequel, tout en convoquant de nouveau un certain érotisme toujours diffus, hausse le niveau. *Bain de lune* commence sur le rivage. Une femme est là, échouée depuis trois jours, étendue aux pieds d'un homme qu'elle ne connaît pas. Qui est-elle ? Qui est-il ? Pour le savoir, il faudra plonger dans ces 260 pages qui racontent l'histoire d'Anse Bleue, village de pêcheurs haïtien, fictif, et de deux familles aux vies entremêlées, les Lafleur et les Mésidor. « Ma mémoire est pareille à ces guirlandes d'algues détachées de tout et qui dansent, affolées sur l'écume des vagues. Je voudrais pouvoir recoller ces morceaux épars, les raccrocher un à un et tout reconstituer. Tout. Le temps d'avant. Le temps d'il y a longtemps comme celui d'hier. Comme celui d'il y a trois jours. Année après année. Heure après heure. Seconde après seconde », dit la femme échouée, aux portes de la mort, qui nous parle avec une voix de mourante qui devient vaudou. Ce temps d'avant, ce temps d'il y a longtemps, c'est une autre voix du livre qui nous la contera. Une voix qui dit « nous », et qui alterne avec le récit de l'échouée. Il fut un temps, voilà quelques décennies, où Tertulien Mésidor (« tout laissait croire qu'il s'agissait d'un être redoutable et redouté »), propriétaire de la plupart des terres du coin, tomba raide devant Olmène Dorival, poissonnière de son état, descendante de la famille Lafleur. Coup de foudre réciproque. Une romance qui se heurte, bientôt, aux événements de 1963 : les exactions des tontons macoutes, les escadrons de la mort du président Duvalier. A Anse Bleue comme partout, ce sont dénonciations, déprédations, exactions. Certains partent pour la Floride, d'autres restent. Ce roman l'emporte car il s'en remet aux voix des paysans, qui eux-mêmes ne s'en remettent qu'à leurs terres et aux divinités. Une voix collective nous en raconte toute l'histoire, et épouse idéalement la voix de cette femme du rivage. Pour savoir qui elle est, il nous faudra connaître ce qu'il advint des trois générations dont il est ici question. Roman familial, roman insulaire, roman politique, *Bain de lune* est un espace de fiction où terre et mer se confondent, et où tout gronde.

Hubert Artus

★★★ ***Bain de lune*** par **Yanick Lahens,** 280 p., Sabine Wespieser, 20 €

Entretien
YANICK LAHENS
L'ÉNIGME D'HABITER

Pour
Bain de lune
Sabine Wespieser

PAGE DES LIBRAIRES

Propos recueillis par MICHEL EDO
Librairie Lucioles (Vienne)

FESTIVAL AMERICA

LA PREMIÈRE CHOSE que je me suis demandée après avoir terminé le livre, c'est si la forme qu'il a prise, cette fresque familiale qui balaie un siècle, était née à la suite de *La Couleur de l'aube* (Sabine Wespieser) ?

YANICK LAHENS — J'aime beaucoup que la première question soit littéraire. J'ai avant tout tenté de créer un monde. D'entraîner le lecteur dans la ronde de mes obsessions, de mes interrogations. De le tenir par un récit et de ne pas le lâcher. De le dérouter peut-être. Dans *La Couleur de l'aube*, j'avais contracté la narration sur vingt-quatre heures, alors que dans *Bain de lune* je traverse un siècle et quatre générations. La contraction convenait au récit de *La Couleur de l'aube*, alors qu'une saga ne peut se dérouler que dans l'étirement du temps. Entre les deux romans, il y a eu *Failles* (Sabine Wespieser), mon récit autour du tremblement de terre, puis *Guillaume et Nathalie* (Points).

Pourquoi avoir choisi de situer l'histoire si loin de la ville, si loin que les événements qui secouent le pays n'arrivent que tard aux habitants d'Anse Bleue ?

Y. L. — Après la ville, je voulais aller vers le monde paysan. Délaissé. Méconnu. La ville est devenue une thématique presque obligée. C'est vrai aussi que le monde rural se réduit dans les pays du Sud et, avec les mouvements migratoires du Sud vers le Nord, les terres d'accueil ont valorisé la réflexion et la création littéraire sur le passage, l'exil. Politique et économique, l'exil se transforme ensuite en errance et appartenance multiple ; il est l'entre-deux, le carrefour. Des œuvres remarquables ont traité de cette rencontre des mondes et ont renouvelé la problématique de l'identité. Moi, j'ai voulu aller vers le monde paysan, vers ceux qui structurent leur façon de voir le monde à partir du religieux. J'ai fait beaucoup de visites de lieux. J'ai beaucoup discuté avec des amis, historien, sociologue, anthropologue. J'ai beaucoup lu aussi et écouté, encore et encore, des émissions où des prêtres et des prêtresses vaudou parlaient et passaient en boucle des chansons. J'ai beaucoup interrogé. Précisément pour creuser l'énigme de la distance. Car la distance sociale en Haïti est une distance culturelle.

On dirait que la violence, qui, en ville, explose spontanément, arrive si sourdement ici qu'elle se mêle à d'autres violences, d'autres haines, ancestrales celles-là, et qu'il devient impossible de les démêler.

Y. L. — Il est toujours compliqué de dire la violence dans un texte qui tourne autour d'Haïti, car les mots parviennent au lecteur occidental par le prisme des clichés. Dans le roman, les violences de la ville finissent par se mêler aux violences rurales. Les violences de la ville sont toujours surdimensionnées par l'œil étranger, car quand on regarde l'infime nombre de policiers dans une ville qui frôle, avec ses faubourgs, les trois millions d'habitants, il y a proportionnellement très peu de violence. Quant au milieu rural, il est quasiment dépourvu de ces hommes que l'on dit de l'ordre et de la justice. Il y a une autorégulation qui permet à ces espaces de se maintenir dans une relative tranquillité. Je m'évertue toujours dans mes œuvres à ne présenter Haïti ni comme un cauchemar, ni comme une carte postale, mais comme un lieu où se déploient la respi-

Le roman de YANICK LAHENS s'empare du lecteur dès les premières lignes, bouillonnantes de désir et de colère mêlés. On croit connaître Haïti – misère, violence et vaudou – mais que savons-nous vraiment, vu d'ici, avec notre regard d'Occidental ? Rien. La lecture de *Bain de lune* y remédie, hors des clichés, pour nous emmener dans ces endroits où l'œil ne va jamais.

ration, la palpitation, les joies, les peines, les faiblesses et les grandeurs de l'humaine condition.

Ce lien de domination et d'alliances qui unit et déchire les Mesidor et les Lafleur est-il le symbole d'un pays marqué à jamais par son passé esclavagiste ?

Y. L. — Oui, c'est une société encore marquée par l'esclavage, où se perpétue l'éternel dialogue de sourds entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, les Créoles et les Bossales. Je parle d'abondance dans mon récit *Failles* consacré au tremblement de terre. Les failles géologiques n'ont fait que mettre en évidence les autres failles, sociales, économiques et politiques. Mais là encore, je me demande s'il y a seulement la fatalité comme réponse. Il existe sûrement une stratégie de survie plus sophistiquée et qui ne fait pas de l'espoir la seule réponse.

Vous avez voulu la scène originelle comme un coup de foudre, où la femme croit un instant avoir dompté le désir de l'homme par son propre désir. C'est presque la seule scène où l'homme et la femme sont à égalité. Et puis l'homme, après avoir pris ce qu'il désire, s'en va sans même regarder derrière lui. Telle est la situation des femmes en Haïti aujourd'hui ?

Y. L. — Je pense que les femmes ont bien plus de pouvoir que vous le dites. Ermancia, comme la majorité des femmes en milieu rural, maîtrise le commerce, donc les finances de la famille. C'est elle qui va sur les marchés vendre des denrées, elle aussi qui décide des achats à rapporter. Elle est l'élément de liaison des deux mondes. Ermancia et Cilianise sont loin d'être des femmes soumises. Elles jouissent certainement de plus d'autonomie que les femmes des couches moyennes urbanisées, qui sont déjà dans un schéma de domination à l'Occidental.

Est-ce que l'espoir se situe dans la confiance retrouvée entre les hommes et les femmes, entre les politiques et le peuple ?

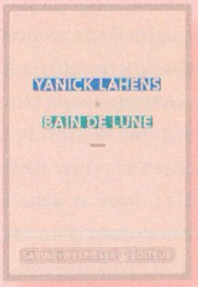
Y. L. — La question que vous posez est au cœur du débat de société en Haïti. C'est le seul vrai projet, le seul pari à relever. Si à travers cette fresque littéraire j'ai pu vous le faire sentir, c'est bien. ■

→ .FR Retrouvez un extrait sur pagedeslibraires.fr

À PROPOS DU LIVRE

Par MICHEL EDO
Librairie Lucioles
(Vienne)

APRÈS UNE TEMPÊTE, un homme découvre le corps d'une jeune femme échouée sur la plage. Elle est brisée et, pourtant, sa voix va s'élever pour nous raconter comment un siècle d'histoire familiale dans les montagnes d'Haïti l'ont amenée là. Cela commence par la rencontre, presque mythologique entre Tertulien Mesidor et Olmène Dorival. Leur union charnelle crée un lien entre ces deux familles sans pour autant gommer les terribles ressentiments qui les opposaient. À travers leur histoire et celle de leur descendance, Yanick Lahens nous conte la tragédie d'un village pris entre ses traditions, ses croyances et les bouleversements politiques du pays. C'est une histoire de femmes assujetties à la volonté des hommes, d'hommes menés par leur désir, la vengeance et le pouvoir. L'histoire de ceux qui ont cru aux mirages des bouleversements politiques, aux sirènes de la ville et de l'ailleurs, l'histoire d'une communauté déchirée par des rancœurs ancestrales et pourtant unie par son profond attachement au sol et aux traditions.



Yanick Lahens
Bain de lune
Sabine Wespieser
280 p., 20 €

▸ Lu & conseillé par
C. Gangneux
Lib. Le Murmure des mots (Brignais)
É. Pautus
Lib. La Manœuvre (Paris)
A. Romaniw
Lib. L'Atelier (Paris)
C. Demontpion
Lib. Pages d'écriture (Saint-Yrieix La Perche)

Roman, avril 2013
N° d'éditeur : 119
En librairie au prix de 18 €, 180 p.
ISBN : 978-2-84805-143-7

Mention spéciale du prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde 2014
Prix Carbet des lycéens 2014
Prix Caraïbes de l'Adelf 2013

GUILLAUME ET NATHALIE.

Cela faisait longtemps que je voulais écrire cette histoire de rencontre d'un homme et d'une femme. L'une de celles qui ravivent le goût de l'impossible. L'une de celles qui traînent leur cortège de surprises, de paradoxes, d'érotisme et de déraison. Dans cette ville où, comme dans d'autres villes, une certaine idée de l'amour a été façonnée par les livres, les chansons et le cinéma. Mais où les données du malheur universel sont immédiates ou vous rattrapent juste un peu plus vite qu'ailleurs.

Yanick Lahens, *Failles*

Guillaume est sociologue, Nathalie architecte. Ils se rencontrent à la veille du séisme qui a ravagé Haïti en janvier 2010, autour du projet d'un centre polyvalent dans les environs de Port-au-Prince. Entre l'homme de cinquante ans revenu de ses utopies, dont toute la vie s'est jouée dans son île, et la jeune femme au sombre passé qui vient de vivre de longues années en France, l'attirance est immédiate.

Si Yanick Lahens excelle dans l'écriture impatiente de leur désir et si l'on est vite happé par la sourde sensualité qui en émane, elle n'est dupe ni de ses personnages, ni de leur situation. Représentants tous deux de la classe moyenne noire, ils tentent d'endiguer la misère qui les encercle, subissant eux aussi les préjugés racistes de la bonne société haïtienne et la corruption des élites. Nul misérabilisme pourtant dans ce récit, nul catastrophisme non plus, sinon la conscience diffuse de la menace qui plane sur Haïti en ce mois de décembre 2009.

Avec ce roman pétri de tendresse pour son pays, Yanick Lahens acte la victoire de la vie et de l'écriture sur le malheur.

La presse en parle.

« À ceux qui se demandent ce que pèse la littérature face aux désastres, il faut recommander la lecture du nouveau roman de Yanick Lahens. Une merveille ! Yanick Lahens fait partie de ces artistes qui décidèrent de ne pas quitter Port-au-Prince au lendemain du terrible séisme qui ébranla Haïti le 12 janvier 2010. Elle fait partie, surtout, de ces très rares écrivains qui refusent de réduire ce pays au malheur. Casser les clichés, tel est le rôle de la fiction.

À ce séisme que le monde entier contempla, impuissant, Yanick Lahens oppose un autre séisme, intérieur : celui qui saisit un homme et une femme lorsqu'ils sont catapultés l'un vers l'autre, irrésistiblement, irrémédiablement. Guillaume et Nathalie travaillent côte à côte, ne se ressemblent pas, n'ont pas le même âge, ne partagent aucune illusion et savent parfaitement, dès les premiers instants, qu'ils auront une histoire ensemble. Quand ? Laquelle ? Tout est là, dans le face-à-face entre un homme qui désire et une femme au bord de l'enchantement. L'écriture de Yanick Lahens, poétique et sensuelle, invite le lecteur à braquer sa propre caméra sur les corps des amants. Ici, le plaisir est suggéré, avec une infinie douceur. Pas de scène d'érotisme torride dans les chambres, pas de misérabilisme primaire dans les rues. Mais la grâce d'une prose où chaque phrase contribue à créer l'atmosphère protectrice d'un monde à part, où la violence n'a plus sa place, où les caresses et les baisers se prennent pour des gilets pare-balles. […] Leur rencontre fait partie de ces miracles qui ne se produisent qu'à condition de prendre des risques. Au cœur d'un monde où la haine prédomine, ces deux-là prennent le risque de s'aimer à corps perdu. Contre l'esprit de résignation, contre le pessimisme ambiant, contre l'idée d'une fatalité qui ouvre la porte au désespoir, Yanick Lahens apporte la preuve que l'on peut métamorphoser la douleur en créativité lumineuse. Le poète René Char appelait cela *la santé du malheur*. »

François Busnel, « Des baisers contre les balles », *L'Express*, mai 2013

« Entre les lignes de *Failles*, Guillaume et Nathalie […] étaient déjà là, dans leur fragile ébauche. Ils figuraient une promesse, un désir farouche de beauté, un élan vital. Portée par eux, Yanick Lahens est retournée dans le quartier de Pétion-Ville. Elle a tourné autour de l'immeuble effondré où elle avait imaginé leurs premières étreintes, puis elle a remonté le temps pour saisir, juste avant le séisme, dans l'éblouissement d'un instant, l'enchantement d'une rencontre, la renaissance possible de deux êtres blessés par la vie. […]

Dès les premiers instants de leur rencontre, Guillaume et Nathalie […] sont attirés l'un par l'autre. Dès lors, se faisant sismographe sensuelle de cette passion à naître, Yanick Lahens traque le moindre geste, le moindre regard qui s'échange dans le manège de ces deux corps frémissants, qui s'attirent et se repoussent pour mieux attiser, dans un silence éloquent, un désir fiévreux et impérieux.

Celui-là même qui embrase les lignes de ce roman à la beauté sombre et âpre, dans lequel la romancière dessine sans complaisance – mais non sans tendresse – le portrait de son pays. Et, au-delà, celui d'une société rongée par la violence, la misère, la corruption, marquée aussi par la paupérisation de la classe moyenne dont sont issus ses héros, victimes des préjugés raciaux. Une société parcourue de *failles* auxquelles Yanick Lahens oppose les beautés de cet amour naissant. »

Christine Rousseau, « L'amour, un ébranlement », *Le Monde des livres*, avril 2013

« Dans ce roman, il est ainsi question de cœur qui s'emballe et de corps qui s'embrasent […]. Les pages qu'elle consacre à la *première dérive de deux corps* sont d'une rare sensualité. Elle dit la curiosité, la voracité, l'étreinte renouvelée au cœur d'une *île de tous les dangers, de toutes les beautés, de toutes les passions, de toutes les interrogations, de toutes les douleurs*. Cette relation amoureuse, l'auteure la donne pour ce qu'elle est à ce moment-là, brute et brûlante. Port-au-Prince et ses environs sont le théâtre d'un *jeu du viril et du féminin* sur fond de questionnement identitaire, de blessures intimes et de secrets enfouis. Comme si cette secousse amoureuse et ses répliques étaient annonciatrices d'un autrement plus terrible grondement. Celui, fracassant, de la terre qui remplaça *le goût de l'amour* par le dégoût du sang. »

Anthony Dufraisse, « Brûlure à Haïti », *Le Matricule des anges*, mai 2013

« Désir et amour sont des tremblements permanents, et à Port-au-Prince plus encore qu'ailleurs, suggère Yanick Lahens. […] *Guillaume et Nathalie* est une composition subtile […]. Subtile, la voix narrative qui suit ces deux personnages, émise toujours légèrement à distance, respectant tous les gestes de leurs approches et chaque souffle de leur désir. […] Subtile encore, la façon dont le roman attire la complicité de la ville dans l'histoire, mêlant celle-ci aux bruits, à la chaleur, à la pesanteur et à la réalité d'une capitale qu'on sent déjà au bord d'un drame aussi imminent que l'explosion du désir. […]

Subtile enfin, la rencontre, la collusion, entre l'érotisme le plus pur exploré par les deux amants et l'angoisse d'un drame que l'on sent monter au même rythme que l'excitation sexuelle. Dans un livre où Yanick Lahens n'oublie pas de décrire le contexte social, voici une réflexion pleine de vie sur le basculement de l'âge et la crainte de perdre tout désir. *Guillaume et Nathalie* est un court roman où on fait l'amour comme sur un volcan. »

Hubert Artus, « Les incontournables : L'amour sur un volcan », *Lire*, mai 2013

« Le scénario, vieux comme le monde, tiendrait sur un sous-bock, et pourtant, le voilà qui accouche d'un très joli roman, situé dans le chaos de Port-au-Prince, quelques jours avant le terrible séisme de janvier 2010. C'est *Love Story* en Haïti. D'où lui vient cette grâce ? De la plume fine et sensuelle de Yanick Lahens, qui scrute aussi bien la montée du désir que les failles de son île. Sans ironie ni mièvrerie. »

Grégoire Leménager, *Le Nouvel Observateur*, juin 2013

« On est touché d'emblée à l'évocation de ce couple qui, soudain, respire plus vite, dans lequel les partenaires s'imprègnent l'un de l'autre et dont on pense qu'ils se disent : *Aimons-nous vite, avant le désastre !* Une fois décrit l'acte d'amour, le récit fait retour sur la rencontre entre Nathalie et Guillaume. […] Nous sommes en décembre 2009. La radio diffuse des alertes sur l'imminence d'un séisme. Yanick Lahens nous révèle les arcanes sombres de la capitale de l'île, *putasse et dépravée* […]. L'énergie délirante de l'île épouse l'âme des personnages et imprègne tout du long ce roman chaleureux et vivant. »

Muriel Steinmetz, « Un amour d'après la catastrophe », *L'Humanité*, juin 2013

« *Guillaume et Nathalie* est un chef-d'œuvre de finesse, de subtilité et de description délicate des sentiments comme on en a rarement vu dans la littérature haïtienne contemporaine. Les lecteurs apprécieront une superbe écrivaine haïtienne dans la plénitude de son art, resplendissante aussi bien dans sa maîtrise de la *littérarité* que dans sa compréhension de l'écriture du social. »

Hugues Saint-Fort, *Le Nouvelliste* (Haïti), décembre 2012

« Avec *Guillaume et Nathalie*, on côtoie l'humanité passionnée. »

Guylaine Massoutre, *Le Devoir*, juin 2013

« *Guillaume et Nathalie*. Le titre sonne un peu comme le *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre – la même douceur peut-être. Mais si ces deux romans peignent également la naissance d'un amour au beau milieu d'une île, la comparaison s'arrête là. L'île de Yanick Lahens n'est pas le paradis perdu de Bernardin de Saint-Pierre. […] *Cette île*, c'est Haïti, où les trois quarts de la population vivent en dessous du seuil de pauvreté.

Guillaume, sociologue de cinquante ans, et Nathalie, jeune architecte, pourraient bien sûr quitter ce lieu de *désordre*, ils en ont les moyens. […] Deux personnages, donc, qui ont délibérément choisi, pour l'un, de revenir, pour l'autre, de rester. À moins qu'ils ne soient hantés au plus profond d'eux-mêmes par Haïti et ses *plaies*. […]

Dès le premier chapitre, l'issue de l'aventure nous est dévoilée et la sensualité palpable de l'écriture nous prend de court. Yanick Lahens saisit d'emblée le corps à corps entre Guillaume et Nathalie, *les frôlements de rien du tout, la convoitise muette, chaude, jusqu'à l'ultime violente poussée dans l'entaille*. […]

Guillaume et Nathalie, représentants de la classe moyenne noire, sont d'abord deux regards lucides sur une société haïtienne cloisonnée et prise au piège de la corruption et du racisme. Une attention toute particulière est alors portée aux corps, et plus précisément aux corps noirs, objets premiers de cette violence protéiforme. […]

Si l'espoir fou d'une renaissance habite ce roman, l'auteur se garde pourtant d'un optimisme naïf. Guillaume et Nathalie se rencontrent en décembre […] avant le séisme de janvier 2010. Yanick Lahens fait plutôt le pari de saisir *l'avant*, cette durée particulière qui précède tout événement : avant que tout ne soit joué entre Guillaume et Nathalie, avant que le tremblement de terre n'ait lieu. En explorant la densité de ces instants, où tout est sur le point d'être emporté par les flots – mais sur le point seulement –, elle parvient à raviver le goût de l'impossible, comme elle le souhaitait dans *Failles*. »

Alicia Marty, « Avant le séisme », *La Quinzaine littéraire*, mai 2013

« *Guillaume et Nathalie* est assurément un roman fort et vibrant où tout se joue avec subtilité et sensibilité : la rencontre avec l'autre, l'attirance, l'échange, l'altérité, l'érotisme mais aussi la conscience politique, les déceptions, les peurs et les espoirs. Comme un chant pour déclarer l'amour possible entre deux singularités. Comme un chant pour célébrer l'amour pour un pays, aussi. »

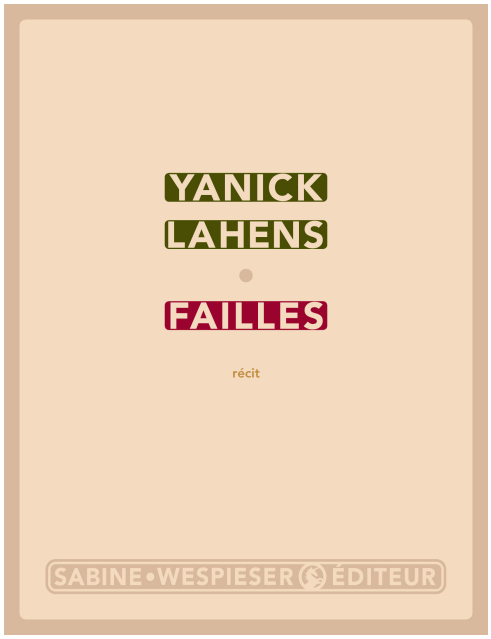
Emmanuelle George, librairie Gwalarn (Lannion), « Haïti, mon amour », *Page des libraires*, juin-juillet 2013

« Dans *Guillaume et Nathalie*, la romancière ne se contente pas de raconter les premiers regards, l'appétit des corps. […] Elle interroge aussi des lignes de force, des fragmentations, qui ne relèvent pas seulement de la réalité haïtienne, mais d'aujourd'hui et de partout. […]

C'est un roman à l'eau-de-ronce. Le corps-à-corps, ici, est un exil intérieur. La rencontre improbable : une fuite éperdue. Guillaume et Nathalie appartiennent à ces 15% de diplômés haïtiens qui n'ont pas renoncé à leur île. Yanick Lahens montre le fossé qui les sépare, mais plus encore ce qui, face aux Blancs, face aux plus pauvres, face au tumulte d'un pays qui ne semble laisser aucune place au moyen terme, les soude. […] Dans *Guillaume et Nathalie*, elle invente cet espace duel, celui de la passion, offert comme un ultime recours. […]

Yanick Lahens, dans son beau roman *La Couleur de l'aube*, déjà, ne pensait pas son univers comme un espace déshumanisé où les choses sérieuses sont forcément violentes. Elle est comme Kettly Mars, comme Marvin Victor […] : un auteur pour lequel l'intimité est l'autre grand chantier de la reconstruction. »

Arnaud Robert, « Yanick Lahens, romancière de l'intime dans le chantier haïtien », *Le Temps*, juin 2013



Récit, octobre 2010
N° d'éditeur : 91
En librairie au prix de 15,20 €, 160 p.
ISBN : 978-2-84805-090-4

FAILLES.

Le 12 janvier 2010 à 16 heures 53 minutes, dans un crépuscule qui cherchait déjà ses couleurs de fin et de commencement, Port-au-Prince a été chevauchée en moins de quarante secondes par un de ces dieux dont on dit qu'ils se repaissent de chair et de sang. Chevauchée sauvagement avant de s'écrouler cheveux hirsutes, yeux révulsés, jambes disloquées, sexe béant, exhibant ses entrailles de ferraille et de poussière, ses viscères et son sang. Livrée, déshabillée, nue, Port-au-Prince n'était pourtant point obscène. Ce qui le fut, c'est sa mise à nu forcée. Ce qui fut obscène et le demeure, c'est le scandale de sa pauvreté. Y. L.

Si tôt sortis de l'hébétude, les survivants de la catastrophe ont pensé « refondation » : Yanick Lahens, avec eux, a repris le travail, l'inlassable travail des mots. Ce court récit, mû par la double nécessité de dire l'horreur et de la surmonter, en témoigne. Déambulant dans les rues de sa ville détruite, l'écrivain part de sa propre expérience : avant le séisme, elle projetait d'écrire un roman d'amour. Revisitant le décor ravagé de sa fiction, elle est saisie par l'histoire immédiate. Comment écrire s'interroge-t-elle, sans exotiser le malheur, sans en faire une occasion de racolage ?

Texte de témoignage, texte animé par l'urgence, texte de compassion et de réflexion aussi, *Failles* désigne l'innommable qu'a été le 12 janvier 2010 en Haïti. Mais il tente aussi de prévenir de l'irresponsabilité qui consisterait pour les Haïtiens à ne pas changer leurs perceptions et leurs comportements.

Pour Yanick Lahens en effet, la faille géologique qui a englouti Port-au-Prince interdit de faire comme si les autres failles – sociale, politique, économique – n'existaient pas. Il n'y a pas de fatalité dans le malheur du peuple haïtien, ni même dans les carences des élites et la mainmise des organisations internationales : telle est la conviction de l'écrivain qui, malgré le tableau sans complaisance qu'elle brosse de la réalité de son pays, insuffle à ses pages une formidable force de vie.

La presse en parle.

« Failles, *un mot comme jamais entendu avant le 12 janvier 2010. Pas de cette façon-là. Un mot trou noir. Un mot sang. Un mot mort. Un mot ouvrant soudain en moi des résonances insoupçonnées.*

Un mot pluriel à l'image de ce livre où se mêlent récit intime, ébauche de roman, témoignages et réflexions. Un livre hybride mû par le souci de se souvenir, de raconter loin de toute exotisation ou de toute forme de misérabilisme et de comprendre les maux et les impasses d'une société exsangue.

Dans le tracé d'une écriture parcourue d'émotions, de colère et de doutes, Yanick Lahens relate le chaos, les élans de solidarité entre Haïtiens – premiers sauveteurs d'eux-mêmes –, l'attente qui ronge, les espoirs meurtris, les petites joies d'un quotidien qui retisse sa toile dans l'ordinaire des jours… Des éclats de vie sur lesquels prend appui la romancière pour analyser les lignes de failles et de fracture qui traversent la société haïtienne. […]

Derrière la citoyenne qui appelle à une refondation sociale et culturelle, l'écrivain n'est jamais loin qui interroge ses failles. *Comment écrire pour que le malheur ne menace pas les lieux mêmes d'existence des mots.* Et de répondre par ce somptueux récit d'amour et de résistance, digne et émouvant. »

Christine Rousseau, « Lignes de failles »,
Le Monde des Livres, janvier 2011

« *Failles*, c'est le titre d'un récit tirant vers l'essai […], aussi concis qu'admirable […]. Si une littérature postsismique est bien née des décombres du 12 janvier 2010 […], rares sont les ouvrages à avoir su tirer des conclusions aussi lucides et dégager des perspectives aussi essentielles pour l'ensemble du pays. »

Francis Dordor, « Le temps des mutants »,
Les Inrockuptibles, janvier 2013

« Débordant les limites du cadre d'un simple reportage littéraire sur un séisme assassin, *Failles* entonne un chant de deuil, d'amour et de résistance. Digne et poignant.

Failles compte parmi ces récits qui font de tout commentaire hâtif une offense et imposent le silence. Un silence intenable, si difficile à rompre que nous aurons d'emblée la faiblesse de nous imaginer là-bas, dans l'un des nombreux camps de réfugiés de Port-au-Prince, entièrement absorbés par la voix de Yanick Lahens […].

Bien plus qu'une peinture sur le vif d'une catastrophe géologique, *Failles* combine tons, genres et registres. Soit en insérant là un article publié dans *Libération*, là les lambeaux d'un projet de roman mort-né ou une lettre adressée aux organisateurs du prix PACA. Soit en alternant analyse socio-historique de ce qui oppose Créoles et Bossales, critiques du bilan d'État-nation et saillies contre l'engouement humanitaire […].

Au chapitre 28 de *La Couleur de l'aube* (Sabine Wespieser, 2008) des femmes guettent *le moment de la parole nue. Sans les oripeaux, sans les béquilles du monde*. Nus, les mots de Yanick Lahens le sont. Nus, et écorchés, et féconds, pour signifier les microfissures d'une île défigurée par la misère, la fraternité, le travail des jeunes issus de milieux sociaux différents, la ferveur des chants ou l'amour d'une ville perdue […]. »

Jérôme Goude, « Élégie pour Haïti »,
Le Matricule des Anges, novembre 2010

« *Failles* est un texte d'une rare densité, sous la forme de courts chapitres de deux ou trois pages à chaque fois, où la romancière cite souvent à comparaître des images de l'horreur insupportable qu'ont vécu les habitants de l'île. Elle interroge aussi le métier d'écrire confronté à ces circonstances exceptionnelles : *Comment écrire ? Quoi écrire ?* Dans la faille de la catastrophe, en effet, se sont engouffrés tous les aspects de la vie, y compris l'écriture, que le réel asphyxie. »

Muriel Steinmetz, « Explorer les suites du désastre », *L'Humanité*, janvier 2011

« C'est un petit livre à la force singulière, indispensable pour comprendre Haïti aujourd'hui. Quand le tremblement de terre a ravagé Port-au-Prince, le 12 janvier dernier, l'écrivaine Yanick Lahens avait un roman d'amour en projet. Changement de braquet : elle a été happée par une sorte de journal de bord à deux vitesses, mêlant le témoignage à vif et la réflexion politique, historique, littéraire. Sa démarche captive, car Yanick Lahens interroge avant tout son travail et sa responsabilité d'écrivain, le pouvoir dérisoire des mots face à l'étendue du drame.

[…] Et elle donne la preuve de la miraculeuse puissance de la littérature, qui permet de partager au plus juste *l'expérience haïtienne*. »

Marie Chaudey, *La Vie*, octobre 2010

« Il ne s'agit pas pour Yanick Lahens de décrire un cataclysme pour tirer des larmes et faire sensation, mais d'analyser ce qui fait horreur, ce qui est scandaleux et insupportable, à Haïti comme ailleurs. Le séisme est un révélateur, mais l'intolérable était déjà là avant.

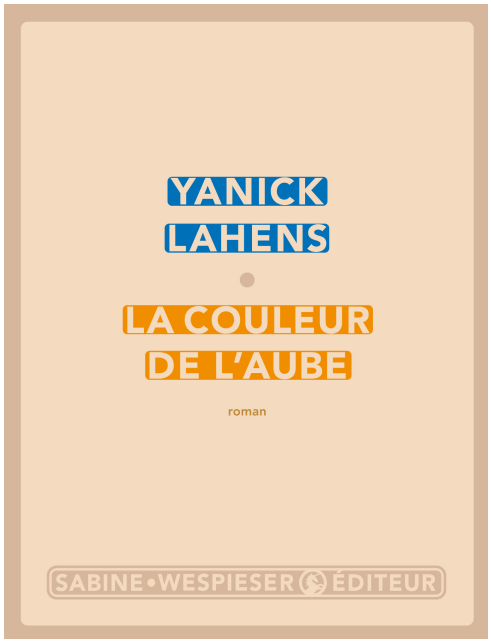
[…] Quel est le rôle de l'écrivain face à une telle catastrophe ? Cette question hante le livre. Qu'écrire et comment écrire après une telle hécatombe ? *Face au malheur comment faire littérature ?* Yanick Lahens prend le parti d'écrire, de raconter tout ce qu'elle voit et ce qu'elle entend dans sa ville détruite, en transformant la cendre et le sang par la beauté de son écriture et la littérature. »

Noémie Vérot, librairie Lucioles (Vienne),
« Dieu que ce 12 janvier nous a fait mal ! »,
Page des libraires, octobre 2010

« Yanick Lahens était chez elle, dans la capitale, le 12 janvier 2010, *à 16 heures 53 minutes, dans un crépuscule qui cherchait déjà ses couleurs de fin et de commencement*. L'heure où la terre a tremblé. On sait les chiffres, les images, la démesure de la catastrophe.

Neuf mois après l'indicible, dans un court récit pudique et bouleversant, la femme de mots tente de raconter. Parce que son devoir est là, d'user des armes en sa possession pour participer à l'effort collectif de compréhension. Mais Yanick Lahens entend aller au-delà, en soulevant les questions mises à nu par le séisme. Écarter toute idée de fatalité. Marquer non seulement la faille géologique qui, en s'ouvrant, a provoqué en quelques minutes la mort de 300 000 personnes. Mais aussi sonder les crevasses sociales, politiques, économiques qui, depuis deux siècles, minent la société haïtienne. »

Michel Genson, « L'île crevassée »,
Le Républicain lorrain, novembre 2010



Roman, novembre 2008
N° d'éditeur : 64
En librairie au prix de 20,30 €, 224 p.
ISBN : 978-2-84805-063-8

Prix du livre RFO 2009
Prix Richelieu de la Francophonie 2009
Prix Millepages 2008

LA COULEUR DE L'AUBE.

Angélique se lève tous les matins la première, dans la petite maison des faubourgs de Port-au-Prince qu'elle partage avec sa mère, sa sœur Joyeuse, et son jeune frère Fignolé. Dans l'aube grise de février, l'inquiétude l'étreint : Fignolé n'est pas rentré et toute la nuit les tirs n'ont cessé de gronder au loin…

Angélique la sage est une fille soumise, une sœur exemplaire, une femme de trente ans en apparence résignée. Sa famille, le fils qu'elle a eu par accident, les malades de l'hôpital, constituent son unique horizon. Joyeuse, la belle, la sensuelle, n'a pas abdiqué, elle, sa liberté, sa révolte, son désir de bonheur et d'une vie meilleure, malgré la misère, la violence, les rackets et les enlèvements qui sont lot quotidien. Épaulées par leur mère, figure protectrice et pivot du foyer, à l'image de ses chères divinités vaudou, les deux femmes tentent de retrouver la trace du jeune homme.

Au fil de la journée et de leur enquête, Angélique et Joyeuse, en réalité les deux visages du même désespoir, dessinent de la ville une géographie apocalyptique. Fignolé, militant déçu du parti des Démunis, s'est perdu dans les méandres d'une impossible lutte, dans les hasards du désordre absolu.

Yanick Lahens, en dépeignant avec une remarquable économie de moyens le destin d'une famille hélas ordinaire, construit l'allégorie d'un pays où la monstruosité voudrait se faire loi. Mais son livre est poignant parce qu'à chaque page sourd la révolte et éclate la volonté de vivre.

La presse en parle.

« Alors qu'Angélique, infirmière au corps défait, a trouvé refuge dans le culte pentecôtiste et l'attention portée à ses malades, Joyeuse, elle, exhale une soif de vivre sauvage […]. Entre la fougue de l'une et la bonté terne et sèche de l'autre se tient leur mère, entourée de ses dieux vaudous. Le temps d'une journée et d'une attente – celle de Fignolé, leur jeune frère, ex-militant du parti des Démunis trahi par les siens –, les deux femmes arpentent la ville et leur mémoire. À travers l'alternance de leurs voix, pleines de rage, de colère, de désirs inassouvis, mais aussi d'amertume et de rancœur, Yanick Lahens dépeint d'une écriture fine, précise, poétique et sensuelle, le destin d'une famille ordinaire.

Elle évoque avec force la décomposition d'un pays, où se dessinent pourtant les ferments d'un espoir : celui d'une dignité retrouvée. »

Christine Rousseau, « Haïti, partir ou rester », *Le Monde des Livres*, décembre 2008

« *La Couleur de l'aube* est un texte magnifique sur lequel pèse une fatalité tragique. Imagine-t-on d'ailleurs un seul instant quelconque histoire bien se terminer dans cette contrée maudite qui baigne depuis trop longtemps dans une torpeur régulièrement secouée d'accès de violence meurtriers ? Dans ce roman sensuel et douloureux, Yanick Lahens raconte ce pays misérable peuplé de vaincus qui n'en finissent pas de perdre, tout en laissant transparaître l'amour infini qu'elle lui porte. De son écriture rythmée, légèrement répétitive, se dégage une musicalité envoûtante, litanie tour à tour pleine d'espoir, de colère et de désarroi qui tente de donner, enfin, la parole aux habitants de ce point noir du Pacifique qui sombre chaque jour un peu plus dans un oubli planétaire. »

François Reynaud, librairie Lucioles (Vienne), « Mourir à Port-au-Prince », *Page des libraires*, octobre-novembre 2008

« En son temps, la romancière Marie Vieux-Chauvet – née en 1916 à Port-au-Prince – avait offert avec *Amour, colère et folie* (Gallimard, 1968) une description sans concession de son île et de sa bourgeoisie, marinant dans les rancœurs et les petites haines. On retrouve ici comme une filiation, en particulier au travers du personnage d'Angélique […]. On retrouve, surtout, une description implacable d'une île dont la souffrance et le désespoir sont mis à nu, *une plaie frottée au sang*. Une île sous l'emprise d'un *président-prophète*, une ville où les enfants *ont déjà la mort au bout de leurs doigts*.

Un constat sans appel sauvé pourtant par l'écriture, belle à vous couper le souffle, aiguisée comme un couperet et dont les phrases courtes et ciselées brillent d'un éclat froid ; une écriture comme l'aube de février sur laquelle s'ouvre le livre : *À vous givrer le sang*.

Et si la réalité décrite est extrêmement sombre, on ne peut s'empêcher de trouver dans la beauté des mots et dans le combat du frère et de ses sœurs comme un espoir ultime, en dépit de tout. »

Nathalie Carré, « Combats d'Haïti »,
Le Monde diplomatique, juin 2009

« Ce qui reste de cette histoire, de l'itinéraire de trois femmes dans le cercle de leur impuissance, sous menace permanente de mort, c'est l'écriture qui nous transmet leur drame, c'est les lettres alignées sur la page blanche, comme planche de survie. Une écriture dépouillée de commentaires, qui se déploie en vagues successives, en brèves notations comme si ce qui se passe là, ce qui émerge de paragraphe en paragraphe, n'était pas l'horreur au quotidien. Ces notations redites sous différentes formes, en de brèves capsules, se succèdent à la manière de minuscules vagues qui lèchent le rivage, dessinant l'ombre funeste de la fatalité, l'épiphanie de la violence.

La force de l'écriture vient alors de cette retenue exercée, de cette sobriété imposée, dans l'absence de pathos et de grandiloquence abstraite. Les choses, les situations, les personnes, les sentiments émergent alors de la nuit, du silence et du néant pour venir hanter nos courtes perceptions et nos fallacieuses mémoires. […] C'est aussi la force de l'écriture qui la fait subsister dans sa propre essence, celle d'une parole qui devient monument et témoignage, hors du caprice des jours, hors des griffes de l'oubli. »

Jean-Claude Bajeux, « Au cœur du désastre, la force de l'écriture », *hayti.net*, décembre 2008

« Portrait émouvant de *trois femmes puissantes* qui portent l'avenir de leur famille – et par là, de leur île – sur leurs épaules. Un roman bouleversant, d'une brûlante actualité. »

Stiletto, printemps 2010

« Comme imprégnées de l'encre de la nuit haïtienne, des voix surgissent pour dire l'insoutenable de l'attente, le poids de la haine et l'impuissance des corps abandonnés à la cruauté vertigineuse du dehors, de la faim. À l'affût des blessures embryonnaires de l'aurore, deux sœurs – Angélique et Joyeuse Méracin – tentent de conjurer l'angoisse d'une perte annoncée. Chacune, dans l'espoir du retour de leur frère Fignolé, raconte alternativement, la rage contenue et la trahison, la survivance du désir féminin sur une île où *la mort voyage plus vite que les nouvelles, dépêches et flashes de dernière minute*. Après la publication de *Dans la maison du père* (Le Serpent à plumes, 2001), roman dans lequel une jeune héroïne issue de la grande bourgeoisie haïtienne faisait l'apprentissage de la culture populaire, Yanick Lahens s'engouffre dans les bas quartiers du noir-humiliation. Et, avec *La Couleur de l'aube*, elle pénètre le cœur de cette *barbarie qui prend le visage de la Loi*. […]

Par son extrême poéticité, au gré du chassé-croisé de monologues intenses, *La Couleur de l'aube* n'est pas sans rappeler *Au cœur de ce pays*. À l'instar du premier livre de J.-M. Coetzee, le récit de Yanick Lahens sonde le corps féminin, ses pulsions contradictoires. »

Jérôme Goude, « Mourir à Haïti »,
Le Matricule des Anges, janvier 2009

« Ce roman magnifique nous parvient ainsi, et vient déranger l'ordre de nos lectures, manifestant au plus profond le refus de l'horreur, comme notre propre absence à cette histoire. Il dit à la fois le silence et la nécessité de le percer, les hurlements des voix multiples prises dans l'entrecroisement des désespoirs, et la stupeur muette de ceux qui sont démentifiés. En même temps, il ne s'achève pas dans la répétition du désespoir, ni dans la stéréotypie de la représentation : il est d'abord affaire de rigueur dans la composition, comme de maîtrise dans la parole littéraire. La romancière prend ici acte de la déhiscence libératrice de la narration : ce qui demeure dans l'indistinct, l'arrière-cour des histoires héroïques prend forme et surtout prend sens, très au-delà du constat et du témoignage, comme de la plainte inassouvie. »

Yves Chemla, *africultures.fr*, novembre 2008

« En marchant dans les pas de ces deux sœurs, nous nous attachons à découvrir des femmes complexes, au quotidien fait de misère et de renoncements, de violence et, plus rarement, de foi et d'espoir. Un roman aux accents parfois chantants, reflets d'une langue imagée, d'une cuisine colorée, d'autres fois plus crus – sexe et mort, sans fioritures – et qui donne à voir une certaine réalité d'Haïti. Une histoire qui marquera les mémoires. »

Erik Pigani, *Psychologies magazine*, janvier 2009

LES LIBRAIRIES INITIALES

47e Nord (Mulhouse)
Antipodes (Enghien-les-Bains)
Atout-Livre (Paris XIIe)
Au moulin des Lettres (Épinal)
Au Poivre d'âne (La Ciotat)
Au Poivre d'âne (Manosque)
Comme un Roman (Paris IIIe)
Gwalarn (Lannion)
L'Arbousier (Oraison)
L'Autre Monde (Avallon)
L'Écritoire (Semur-en-Auxois)
La femme renard (Montauban)
La Librairie des Halles (Niort)
La librairie du MuCEM (Marseille)
La librairie du 104 (Paris XIXe)
La Librairie du Rivage (Royan)
La Mandragore (Chalon-sur-Saône)
La Réserve (Mantes-la-Ville)
Le Bateau Livre (Lille)
Le Cadran Lunaire (Mâcon)
Le Cyprès – Gens de la lune (Nevers)
Le Grain des Mots (Montpellier)
Le Livre Phare (Concarneau)
Le Merle Moqueur (Paris XXe)
Les Cordeliers (Romans-sur-Isère)
Les Oiseaux rares (Paris XIIIe)
Les Petits Papiers (Auch)
Les Saisons (La Rochelle)
Les Sandales d'Empédocle (Besançon)
Livre aux Trésors (Liège, Belgique)
Lucioles (Vienne)
Lune et l'Autre (Saint-Étienne)
M'Lire (Laval)
Maupetit (Marseille)
Mots et Images (Guingamp)
Nordest (Paris Xe)
Obliques (Auxerre)
Point Virgule (Namur, Belgique)
Quai des Brumes (Strasbourg)

Les rencontres-signatures de YANICK LAHENS dans les LIBRAIRIES INITIALES

Mercredi 17 septembre 2014, 19 h
LIBRAIRIE QUAI DES BRUMES
120 Grand'Rue – 67000 STRASBOURG – Tél. 03 88 35 32 84

Vendredi 19 septembre 2014, 19 h 30
LIBRAIRIE OBLIQUES
68 rue Joubert – 89000 AUXERRE – Tél. 03 86 51 39 29

Vendredi 7 novembre 2014, 19 h
LIBRAIRIE LA FEMME RENARD
115 faubourg Lacapelle – 82000 MONTAUBAN – Tél. 05 63 63 01 83

Samedi 8 novembre 2014, 19 h
LIBRAIRIE LES PETITS PAPIERS
22 rue Dessoles – 32000 AUCH – Tél. 05 62 59 38 10

Mercredi 12 novembre 2014, 18 h
LIBRAIRIE LUCIOLES
13-15 rue du Palais – 38200 VIENNE – Tél. 04 74 85 53 08

Vendredi 21 novembre 2014, 18 h
LIBRAIRIE LE CYPRÈS – GENS DE LA LUNE
17 rue du Pont Cizeau – 58000 NEVERS – Tél. 03 86 57 53 36

Samedi 22 novembre 2014, 19 h 30
LIBRAIRIE LES OISEAUX RARES
1 rue Vulpian – 75013 PARIS – Tél. 01 45 35 38 45

Date à venir, printemps 2015
LIBRAIRIE LE GRAIN DES MOTS
13 boulevard du Jeu de Paume – 34000 MONTPELLIER – Tél. 04 67 60 82 38

www.initiales.org
www.swediteur.com